

Littérature étrangère

Number 56, June–July–August 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19610ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1994). Review of [Littérature étrangère]. *Nuit blanche*, (56), 17–21.

PETITE

Geneviève Brisac

L'Olivier, 1994, 120 p.; 19,95 \$

Petite est un roman tout mince qui prend la forme du récit tout simple et terrible à la fois d'une jeune anorexique. On a beaucoup parlé, depuis quelque temps, de cette maladie longtemps occultée, qui affecte surtout les jeunes femmes. Geneviève Brisac nous en révèle ici le parcours intérieur, avec une transparence qui ne rend que plus manifeste la spirale infernale d'un mal dont les origines demeurent mystérieuses.

Nouk est l'aînée de trois filles, dans une famille normale selon toute apparence. Peu à peu, elle développe cette aversion pour la nourriture qui la conduit au mensonge, au vol et surtout au rejet d'elle-même qui la laisse au bord de la mort. La famille, tout comme la médecine, est démunie face aux ruses de la maladie. Une cure fermée permettra à Nouk de reprendre du poids, suffisamment pour pouvoir apprécier la santé pendant une brève période. Mais l'effet du traitement choc ne sera pas durable, pas plus que la psychothérapie: rien ne semble atteindre le fond du problème; personne n'arrive à rejoindre Nouk.

Sans comprendre tout à fait elle-même ce qui a fait basculer la situation, Nouk nous raconte comment, jeune femme, elle a commencé à fréquenter son grand-père. On constate que le rituel du repas partagé s'est installé, sans contrainte, qu'il est devenu un acte social et affectif consenti. À partir de ce moment, Nouk parlera de son anorexie comme de la période « où elle était folle ».

Ce petit ouvrage est assez troublant et très captivant. En choisissant la voix du témoin-



gnage pour ce roman, Geneviève Brisac a certainement pris le meilleur parti pour nous entraîner à l'intérieur de la maladie et nous faire partager ce que devient la normalité quotidienne pour quelqu'un qui est anéanti par une obsession incontrôlable. Geneviève Brisac a déjà écrit des livres pour enfants. C'est un peu à cette manière que ce roman emprunte la ligne directe d'une vérité souvent voisine du fantasme.

Denise Pelletier

IMMENSITÉS

Sylvie Germain

Gallimard, 1993,

194 p.; 24,95 \$

Sylvie Germain a choisi de vivre à Prague depuis plusieurs années, elle y enseigne la philosophie, et ce livre, le huitième qu'elle publie, est tout imprégné de Prague et de philosophie! Le personnage central, le professeur Prokop Poupa, opposé au régime en place, est réduit au métier de balayeur. Dans sa vie, une femme qu'il abandonne, une autre qui le quitte, deux enfants qu'il ne voit pas souvent, quelques

amis qui partagent ses opinions, c'est tout. C'est à travers Prague que l'auteure nous le présente. Sans cesse reprises et précisées, les couleurs de la lumière, des saisons, des choses, de photos, tracent de la ville une sorte d'aquarelle étrange, dans la gamme dominante des jaune-ocre-bistre-cuivre; il s'en dégage une atmosphère de tristesse, d'usure, de mort. Sylvie Germain semble maintenant très proche de Kafka, de Kundera; elle a abandonné les pistes magiques, et françaises, des premiers romans et s'engage sur les voies intérieures des questionnements philosophiques; le temps, le « corps obscène » où l'âme a étouffé, l'existence problématique de Dieu, la présence des morts, la solidarité dans le péché, l'amour trahi, et d'autres

encore. L'histoire dans laquelle évolue Prokop n'est qu'un fil ténu, succession de circonstances sur lesquelles il n'a pas de contrôle; l'intérêt trouve appui dans les pensées de cet homme, dans sa méditation, qui nous amènent à comprendre qui il est. Il décroche du temps quand il apprend que son fils part en Angleterre avec sa mère; les derniers moments qu'il passe avec Olbram ne sont que souvenirs anticipés; « [...] il s'épuisait en un marathon insensé entre le futur et le passé au cœur même du présent ». Il sera fasciné par une vieille femme qui devient « transparente » devant lui, découvrira que « l'immatériel devient perceptible » en observant la photo d'une pivoine; en état de suspension au-dessus du tilleul de la cour, il entrevoit un corps tassé au pied de l'arbre, qui expie « sans fin l'horreur d'une faute restée béante et sans réparation ». Il connaît, au fil des ans, « une continuelle dérive de ses territoires intérieurs ». Finalement il se sent totalement vidé de ses rêves, de sa foi, de l'amour, tel une calebasse sèche perdue dans l'immensité.

Livre à reprendre, pour l'écriture, parce que l'auteure pourchasse les mots, mettant leur mutisme au défi face aux questions existentielles.

Monique Grégoire

LES DEUX FRÈRES

Luca Doninelli

Trad. de l'italien

par Bernard Simeone

Verdier, 1993, 105 p.; 19,95 \$

Les premiers romans sont souvent très sombres et *Les deux frères* illustre bien cette observation. Le titre nous égare un peu, l'essentiel du récit portant sur la relation, l'absence de relation au début, entre un fils, le narrateur, et son père. Les deux personnages sont des êtres torturés, le fils, amer, vindicatif, le père, sec, distant, avare de paroles, secret, impénétrable. L'approche de la mort fait naître chez ce dernier une urgence, le sentiment qu'il doit révéler à son fils ce qu'il a toujours caché. Lentement, comme à son corps défendu,

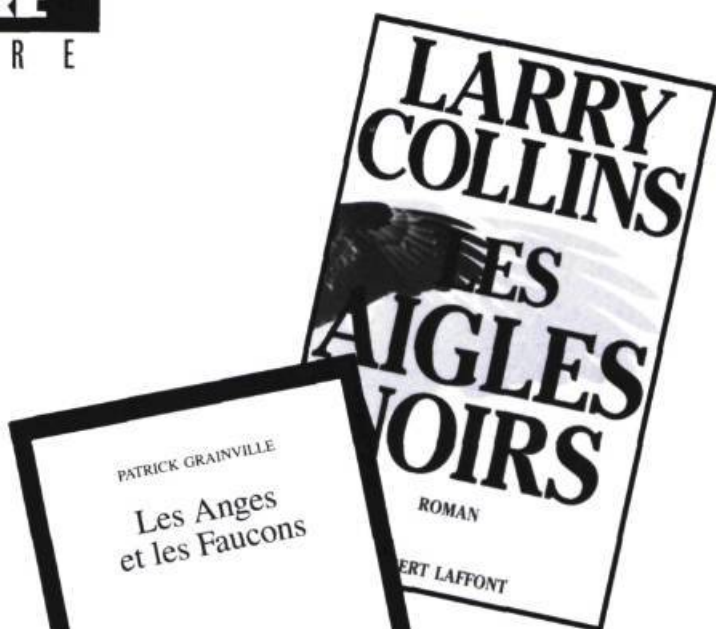
dant, il reprend contact avec celui-ci, il se découvre à lui, tortueux, insensible aux autres, indifférent semble-t-il et pourtant étrangement rempli de culpabilité. C'est de l'existence d'un premier foyer, d'une femme adorée habitée par la folie, d'un fils qu'il a laissé sombrer dans la démence du désespoir qui l'a conduit au suicide, qu'il parle à ce second fils tenu à distance jusque-là. Le rythme lent, cassé, abrupt des confidences crée une atmosphère lourde, pesante, et c'est l'art de Luca Doninelli de nous amener à accompagner ces deux hommes dans leurs longues promenades, même si en même temps nous cherchons à nous défendre de l'espèce d'envoûtement du malheur, de la rancœur qui se crée autour d'eux. Rien n'est jamais clair dans ces vies esquissées, ni jamais dit explicitement. En résulte un climat équivoque, ambigu, tout à fait réussi.

Blanche Beaulieu

LES ANGES ET LES FAUCONS
Patrick Grainville
Seuil, 1994, 284 p.; 29,95 \$

Mine de rien, tous les deux ans depuis plus de vingt ans, Patrick Grainville, dont *Les flamboyants* mérita le Goncourt en 1976, publie son roman. Dans son écriture autant que dans ses thèmes, il y a une sensualité très belle, qui bascule dans un sentiment d'éternité et d'infini et appelle une angoisse de la vie. L'auteur manie cette sensualité avec une aisance remarquable dans *Les anges et les faucons*, où l'on sent un écrivain sûr de lui, fort de son expérience de vie et de sa maturité littéraire.

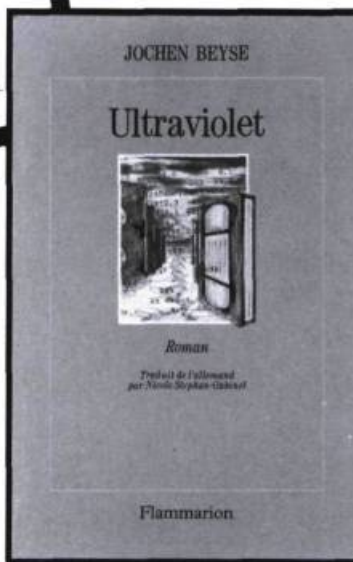
Les faucons nichent parmi les anges et les gargouilles de



Notre-Dame, lieu symbolique pour le narrateur, un étudiant de vingt-trois ans fraîchement débarqué à Paris, qui ne veut concevoir le quotidien qu'à travers un certain mysticisme. Il s'y rend à chaque fin de semaine avec Anny, son amie provinciale; ils y coucheront même. En marge de la relation amoureuse de l'étudiant, deux aînés balisent son éducation des choses de la vie: Marguerite, sa logeuse, une manchotte passionnée mais morbide, « bariolée de verve et de vie mais nécrophile dans les coulisses », sorte de faucon assoiffé d'horreur, et Neuzil, le locataire du dessous, un ange chez la sorcière, en qui l'étudiant voit un saint.

Patrick Grainville sait bien mettre en valeur la naïveté et l'angoisse de l'étudiant, dont la moindre épreuve fragilise le désir de vivre. L'écriture éthérée, luxuriante par moments, ponctuée de qualificatifs très précis, offre de belles images. Le portrait de la logeuse Marguerite, saisissant de vérité, vaut à lui seul la lecture du roman. On dit que le roman est largement autobiographique; Patrick Grainville doit être fier de sa réussite.

François Ouellet



ULTRAVIOLET
Jochen Beyse
Trad. de l'allemand
par Nicole Stephan-Gabinel
Flammarion, 1993,
177 p.; 32 \$

Ultraviolet pourrait être le scénario d'un film de science-fiction. Courtier génial, le héros sans nom du roman partage sa vie entre son studio et la Bourse, entouré d'ordinateurs qui lui envoient des messages chiffrés qu'il décrypte plus rapidement que d'autres, se forgeant ainsi une réputation de fin renard et une fortune confortable. Mais il s'ennuie profondément: la ville est glaciale, la neige n'arrête pas de tomber, balayée par les vents, les habitants en sont réduits à vivre comme des taupes. Lui s'est composé une vie dans laquelle les con-

tacts interpersonnels sont réduits au minimum. Les sensations fortes, il les obtient par procuration. Comme beaucoup de personnages de Kafka, l'homme créé par Jochen Beyse agit sous l'empire de ses pulsions; il se questionne sans arrêt, mais poursuit sa trajectoire sans arriver à démêler les fils de son imagination.

Dans *Ultraviolet*, Jochen Beyse place son personnage à la fois dans et hors du temps et de l'espace, le fait bouger dans le rêve et dans la réalité, lui conférant ainsi une dimension palpable et diaphane à la fois. Ses seules références sont des espaces réels et imaginaires, l'a-temporalité, l'intelligence qui mesure et juge tout selon ses propres barèmes. Le tableau de Jochen Beyse reflète un monde sans pitié pour les faiblesses de l'homme condamné à y vivre. Cependant, Jochen Beyse ne se fait jamais moralisateur, il n'élève ni l'index ni la voix pour fustiger. En filigrane se détache le désarroi de l'auteur isolé, mû par un monde qu'il semble tout juste contrôler, mais lui échappant au delà d'une frontière qu'il transgresse à un moment fatal qu'il ne reconnaît pas. La faute du personnage de Beyse est d'avoir ignoré cette limite, malgré sa lucidité. Cette *hybris*, il la paiera par sa propre condamnation à mort. Mais il ne comprendra pas les raisons de sa faute, comme l'officier dans la *Colonie pénitentiaire*. Ce texte, triste et beau, dans une traduction d'une exceptionnelle qualité, appelle la publication d'autres livres de Jochen Beyse en français.

Hans-Jürgen Greif

LES AIGLES NOIRS
Larry Collins
Robert Laffont, 1993,
505 p.; 26,95 \$

L'auteur est un habitué des tirages records, des traductions multiples: on le lit en treize langues! Après sa longue association avec Dominique Lapiere, après *Fortitude* et *Dédale*, voici son dernier cru. Tous les ingrédients éprouvés y sont: suspense, amour, police et politique.

Larry Collins travaille dans l'histoire immédiate : il a le don d'animer un faisceau d'événements récents ou contemporains en y introduisant un bon dosage de péripéties.

Ici, nous entrons au cœur du trafic de la drogue entre la Colombie et les États-Unis. On y voit les cerveaux du cartel de Medellín en action, aux commandes d'une industrie clandestine de 100 milliards de dollars. De l'autre côté de la barricade, les enquêteurs de la brigade anti-drogues américaine (la DEA), dont l'un des héros du livre fait partie, essaient d'enrayer l'inondation. Ruses et contre-ruses s'enchevêtrent. Larry Collins est bien informé; il nous fait vivre ce qui ressemble bien plus à des reportages sur le terrain qu'à de la fiction romanesque.

Ajoutant à cette trame, Larry Collins raconte en parallèle les manœuvres d'un autre Américain, agent de la CIA. On assistera alors au recrutement d'un agent, au sein de la Garde présidentielle du Panama, un dénommé Manuel Noriega, qui deviendra le dictateur du pays... qui est en fait une colonie américaine.

Quand l'hystérie anticommuniste de Ronald Reagan l'amènera à combattre clandestinement le gouvernement du Nicaragua, malgré l'interdiction expresse du Congrès, Noriega deviendra un pilier des actions clandestines de la CIA en Amérique centrale. Là où les choses se gâtent, c'est lorsque Noriega devient complice actif des trafiquants colombiens, que la CIA ferme les yeux sur ses activités, que les avions qui transportent les armes pour les Contras reviennent pleins de cocaïne... Le reste de l'histoire appartient au suspense.

En somme, deux agences américaines, la CIA et la DEA, agissent en sens contraire, brassant les politiciens, les millions et les vies dans une valse absurde mais pleine de rebondissements pour le lecteur.

Le récit de Larry Collins ne sort jamais du plausible et du vraisemblable : tous les événements décrits auraient pu survenir comme l'auteur les présente. À cet égard, il

nous en apprend plus sur les agissements tant illégaux qu'imbéciles de la CIA que les nouvelles qu'on nous sert quotidiennement, dont aucune ne perce jamais les secrets de la réalité.

Michel Lemieux

**L'ÉVANGILE
SELON JÉSUS-CHRIST**
José Saramago
Trad. du portugais
par Geneviève Leibrich
Seuil, 1993, 377 p.; 39,95 \$

Après avoir donné sa version personnelle du siège de Lisbonne, José Saramago réécrit maintenant l'Évangile. Histoire sacrée à laquelle il est imprudent de toucher! Histoire ancienne tellement connue qu'on ne s'attend à aucune surprise de taille! En tire-t-il un roman intéressant? Tout à fait! L'écriture d'abord, toujours aussi pleinement maîtrisée. Rappelons les longs paragraphes qui intègrent les dialogues, les longues phrases bien bâties, ponctuées de virgules et de majuscules, les remarques éclairantes du narrateur. Et, il s'agit bien de l'histoire de Jésus; la plupart des faits sont tirés des Évangiles, mais ils sont relatés par un écrivain de notre temps, pour les lecteurs de ce temps, et non par des disciples qui veulent transmettre un enseignement. L'auteur présente Jésus comme le fils aîné de Joseph et de Marie, conçu dans une relation rapide mais normale, à l'issue de laquelle Joseph bénit le Seigneur de ne pas l'avoir fait femme, tandis que Marie murmure : « Loué soistu Seigneur, qui m'as faite selon ta volonté. » Le narrateur soulignera souvent la situation subalterne réservée aux femmes! L'interprétation des événements est pleine de bon sens. Elle mettra Joseph en cause, à l'occasion : alors qu'il connaît l'ordre transmis aux soldats de tuer les enfants de Bethléem, Joseph court jusqu'à la grotte pour sauver son fils, mais ne prévient pas les autres parents; il en gardera un sentiment de culpabilité terrible dont son fils héritera. Ceci n'exclut ni Dieu ni le Diable du roman! C'est la voix de Dieu qui apprend à

Jésus qu'il est son Fils. Plus tard, Jésus, Dieu et le Diable passent quarante jours au milieu du lac de Tibériade, isolés du monde par un brouillard épais. Dieu révèle son insatisfaction; il ne peut rester le Dieu des seuls Juifs, il a élaboré un plan pour conquérir le monde. Dès lors Jésus multipliera les miracles, appellera le peuple à se repentir de ses fautes; trahi par Judas Iscariote, il sera crucifié pour avoir prétendu être le Roi des Juifs. On découvre par ailleurs que Joseph fut crucifié par des soldats romains, que Marie resta seule pour élever ses neuf enfants, que Jésus vécut un bel amour avec Marie de Magdala. Pourquoi pas... On trouve beaucoup d'humour tout au long du roman, les points de vue de l'auteur ne sont pas choquants, il ne manque de respect ni envers Dieu ni envers les Évangiles. Les indifférents de l'an 2000 n'y trouveront sans doute pas la foi, ils découvriront au moins qui était ce Jésus de Nazareth qui accomplit, dans la souffrance, le plan de Dieu!

Monique Grégoire

BYRON À LA FOLIE
Sigrid Combüchen
Trad. du suédois
par Elena Balzamo
Actes Sud, 1993,
541 p.; 44,95 \$

Le jour du cent cinquantième anniversaire de la mort de l'illustre Byron, sept exégètes du poète, maniaques de sa vie et de son œuvre, éprouvent le désir de le voir, de le contempler. Ils décident donc d'exhumer son cadavre du caveau familial. Chacun des protagonistes est fasciné par l'une ou l'autre facette de la vie de Byron : ses supposées relations incestueuses avec sa demi-sœur Augusta, son étrange union avec sa femme Annabella, ses voyages (en Italie, en Albanie), son implication politique en Grèce et, évidemment, son œuvre poétique. Par l'intermédiaire de leurs textes sur Byron, qui constituent l'essentiel du roman, ces fanatiques nous permettent de comprendre ce qu'a été le poète anglais dans les moments fondamentaux

de son existence tumultueuse. Par ailleurs, le quotidien de nos byroniens se mêle subtilement aux expériences de l'écrivain adulé et une alchimie des destins s'instaure : en résulte un roman excessivement dense et échevelé. Une réserve : ce livre écrit par un érudit s'adresse à des spécialistes de la vie et de l'œuvre de Byron. Si le lecteur ne l'est point, je lui conseille de s'armer de patience...

Gilles Côté

**MENACES,
ANTHOLOGIE DE LA NOUVELLE
NOIRE ET POLICIÈRE
LATINO-AMÉRICAINNE**
Oliver Gilberto de León
L'Atalante, 1993,
442 p.; 43,95 \$

Voici la troisième anthologie que réalise Oliver Gilberto de León. Ses deux premières, auxquelles Rubén Bareiro-Saguier a collaboré, étaient consacrées, l'une à la nouvelle hispano-américaine, l'autre à la nouvelle latino-américaine. Cette fois-ci, nous sommes invités non pas à traverser une région, un continent ou une langue mais bien, dans ces trois espaces, à suivre les manifestations de la colère et de la crainte telles qu'elles se déploient à travers trente-six nouvelles noires et policières dont la plupart sont inédites en français. Le recueil s'ouvre sur une excellente introduction historique de Néstor Ponce et s'achève avec les repères bio-bibliographiques qui aideront le lecteur de langue française à situer des écrivains parfois mal connus en Europe et en Amérique du Nord.

Des premiers récits policiers publiés dans le dernier quart du XIX^e siècle par l'Argentin Luis V. Varela aux plus récents, les récits fortement ironiques du Mexicain Paco Ignacio Taibo II, un genre et une vision singulière du monde se sont développés sur le fond malin et ingénieux de l'âme humaine. Au delà et en deçà des classifications logiques, des catégories reconnues, il y a les énigmes; on ne s'y trompe pas, car il suffit de chercher à les résoudre pour se trouver entraîné dans un ▶

maelström d'expériences esthétiques et existentielles qui nous échappent. Des sociétés où le mal sous toutes ses formes : abus de pouvoir, préjugés, violences, méfaits, vols, attentats, meurtres, fait la richesse des médias qui offrent aux masses silencieuses la chance illusoire de vivre par procuration, les superbes nouvelles réunies dans cette anthologie sont à la fois le reflet cynique et la critique parfois radicale. Souvent d'ailleurs le coupable ici importe peu, car les enquêteurs, comme Œdipe, découvrent toujours qu'ils sont eux-mêmes les coupables... ou les victimes.

Michel Peterson

LE CLUB DES TUEURS DE LETTRES

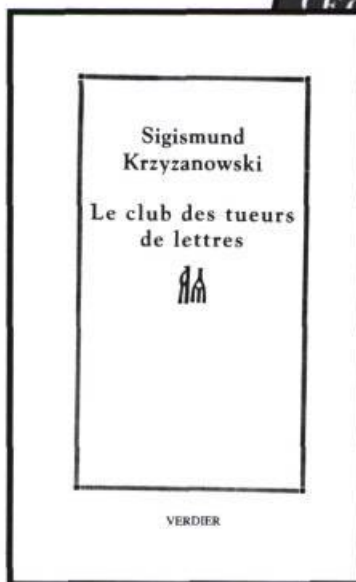
Sigismund Krzyzanowski

Trad. du russe

par Claude Secharel

Verdier, 1993, 142 p.; 19,95 \$

Les membres du « club des tueurs de lettres » se réunissent tous les samedis. Enfermés dans une pièce sombre, ils se racontent des histoires : des histoires éphémères qui ne devront jamais encombrer les bibliothèques, des histoires qui se défont et se refont selon les désirs de l'auditoire. « Tuer les lettres », pour cette étrange confrérie, c'est tuer la littérature livresque, celle qui prive les lecteurs d'exercer leur pouvoir d'invention, celle qui mène les écrivains à s'étouffer mutuellement. « Goethe a dit un jour à Eckermann que Shakespeare est un arbre démesurément grand, étouffant depuis deux cents ans toute la littérature anglaise. » Préférant « [...] le royaume des idées pures, irréalisées, libres », les tueurs de lettres refusent la prise en charge de



leurs récits par l'écriture. Quand les mots prennent forme sur le papier, ils les mettent donc à mort.

Roman paradoxal et ambigu, *Le club des tueurs de lettres* a pour narrateur un des membres de cette société secrète : le dernier admis, le seul lecteur « pur » d'un groupe constitué essentiellement jusque-là d'anciens dresseurs professionnels de mots (c'est-à-dire d'écrivains). C'est ce lecteur qui produira le manuscrit relatant les activités et les récits du groupe. Maîtrisé par les mots, le narrateur leur servira ainsi d'instrument de vengeance : « [...] les mots sont méchants et ils ont la vie dure, et quiconque s'en prend à eux sera tué plus tôt qu'il ne les tuera. » On n'attaque pas impunément les lettres.

Ouvrage fascinant, *Le club des tueurs de lettres* est le second texte de Sigismund



Krzyzanowski publié en français. Tout comme dans *Le marque-page*, s'y déploient un imaginaire hors du commun et une réflexion sur la littérature et l'humanité dont on ne sait jamais si elle est franchement pessimiste ou subtilement tonifiante. La curieuse confrérie des tueurs de lettres produit des récits — inspirés de mythes et de contes comme de science-fiction — tout à fait réussis et qui nous font de ce fait douter de la légitimité du groupe. S'il faut se libérer des livres, gardons au moins ceux de Sigismund Krzyzanowski, qu'il faut lire et relire, qu'il faut attendre aussi, attendre non pas qu'ils naissent, mais bien qu'on les traduise. Écrivain russe mort en 1950, Sigismund Krzyzanowski a laissé une œuvre de plus de trois mille pages, qu'on a mis presque cinquante ans à éditer. Les mots, heureusement, ont la vie dure et ils triomphent toujours des tueurs de lettres.

Andrée Mercier

MUSIQUE BARBARE

Mary Westmacott

Stock, 1993, 413 p.; 24,95 \$

« Celle à qui le crime a le plus rapporté depuis Lucrèce Borgia », Agatha Christie, en dit plus long sur elle-même dans

ce roman qu'elle signe d'un pseudonyme que dans sa longue autobiographie, (Libre Expression, 1981). En ce sens, celle dont les romans policiers ont si souvent mystifié les plus vastes auditoires aura réussi deux fois de plus à brouiller les pistes.

L'autobiographie d'Agatha Christie n'est cependant déroutante que si l'on imagine l'auteure comme une fine psychologue toujours en éveil ou comme une criminologue soucieuse d'approfondir à l'infini sa connaissance de l'âme humaine. Agatha Christie, de son propre aveu, n'appartenait pas à ces espèces fébriles. Elle est venue au roman policier par hasard, a récidivé parce qu'elle avait besoin d'argent, y a fait carrière parce que le succès l'a emprisonnée dans ses avantages et dans ses rets. Loin de jouer l'intellectuelle à grande culture qu'emporte l'inspiration, elle se flatte d'être devenue une « professionnelle », une femme qui écrit parce que c'est son métier. Agatha Christie trouve donc peu à dire sur l'évolution sociale qu'elle aurait pu observer, à tel point que ses mémoires doivent plus à son art du récit qu'aux pénétrantes intuitions qu'on avait tort d'en attendre.

En revanche, *Musique barbare* révèle qu'Agatha Christie aurait peut-être pu réussir le roman pur aussi bien que le roman policier. Certes, ce roman, rédigé il y a une soixantaine d'années par une auteure que la célébrité commençait à envelopper, côtoie parfois le mélo d'un peu trop près. Toutefois, la structure est déjà solide, complexe et ample et les personnages agissent le plus souvent avec la désirable autonomie. Et, chose certaine, les premiers chapitres, à eux seuls, valent la lecture. C'est, en effet, avec un doigté étonnant qu'Agatha Christie y raconte l'imperceptible montée de l'intelligence chez un enfant, cette manie qu'a le petit Vernon d'attraper au vol des bouts de phrases, de jongler avec des mots au sens nébuleux, d'interpréter les sous-entendus des adultes et de se composer un « réel » qui s'identifiera peu à peu à la réalité

« vraie ». Comme si l'intelligence enfantine, à la façon d'une caméra, trouvait graduellement son foyer et dissipait le flou. Des pages inattendues et d'une rare finesse.

Laurent Laplante

HALLOWEEN

Lesley Glaister

Trad. de l'anglais

par Michelle Herpe-Voslinsky

La Découverte, 1993,

232 p.; 29,95 \$

De la « nouvelle génération » des écrivains britanniques nous arrive l'étonnant dernier roman de Lesley Glaister. Dans une petite ville industrielle d'Angleterre, des destins se croisent, se nouent, se dénouent et s'affrontent jusqu'à la cruauté, la folie et l'horreur. Depuis la dernière guerre mondiale, en effet, un couple de militants antifascistes et une veuve frustrée, démente, se côtoient dans une indifférence haineuse jusqu'au moment où d'anciennes fureurs vont ressurgir et éclater au soir d'un feu d'artifice suivant Halloween. L'auteur nous met ainsi en présence de personnages dont l'existence s'est étendue peu à peu au fil des jours. Une des héroïnes du roman se fait cette réflexion : « Toutes ces satanées années. Et où sont-elles passées, pour l'amour du ciel ? C'est comme un jeu, un jeu d'enfants, subitement ce n'est plus à vous, vous avez eu votre tour, mais c'est fini, la cloche a sonné. »

Gilles Côté

CE QUI EST AFFREUX DANS L'AMOUR

Nicole Müller

Trad. de l'allemand

par Catherine Métais-Bürhendt

Actes Sud, 1993, 122 p.; 23,75 \$

Certaines personnes qui ont lu *Ce qui est affreux dans l'amour* m'ont dit ne pas s'être senties touchées par ce récit d'un amour lesbien. Aurait-il fallu travailler dans une mine pour s'identifier aux forçats de *Germinal* ? Nicole Müller est Allemande, elle est née en 1962, son livre est avant tout l'histoire d'un amour broyé. Que cet amour soit celui de deux femmes ne change rien

aux émotions que l'auteure exprime.

Le récit se déroule en 498 paragraphes bien comptés (numérotés !) qui se renvoient les uns aux autres dans un chassé-croisé infernal de *flash-back*, de réflexions, de dialogues et d'images qui ont marqué la narratrice. L'intérêt ne réside pas dans le suspense entretenu par l'éventualité d'une rupture, elle est consommée d'entrée de jeu, mais plutôt dans la réponse que le titre appelle. « Car ce qui est affreux dans l'amour est que l'amante ou l'amant est en nous, forme une partie que nous ne pouvons pas arracher d'un simple geste sans nous désavouer. » La narratrice sait qu'il y a amputation lorsqu'il y a séparation. Il ne lui reste que ses souvenirs qu'elle compare à des balles dum-dum, au « point d'impact, elles laissent de petites marques insignifiantes. Pourtant dès qu'elles ont touché, elles s'enfoncent en vrille et percent d'horribles trous dans les chairs ».

Les souvenirs ne laissent pas que des cicatrices et le récit de Nicole Müller est parsemé de preuves d'amour à l'égard des enfants, de la littérature et de l'amour lui-même. On devine que l'auteure se cache derrière la narratrice et qu'il s'agit d'un roman-thérapie tout comme *La séparation* de Dan Frank. Pourtant, parce que « les mots viennent toujours après coup », et que « d'abord, il y a la vie », la narratrice semble avoir compris que la rupture n'était que passagère, qu'il y aura toujours quelqu'un à aimer. Et c'est *ce qui est merveilleux dans l'amour...*

Florence D'Amour

LE TEMPS DES ITALIENS

François Maspéro

Seuil, 1994, 140 p.; 19,95 \$

Jusqu'au début des années 80, François Maspéro a été associé à la mouvance trotskyste, puis il s'est fait plus discret. Après avoir laissé l'édition, il s'est consacré à l'écriture.

Le temps des Italiens se situe dans la continuité d'un premier roman autobiographique, *Le sourire du chat*,

paru en 1984. Il racontait les souvenirs de guerre d'un garçon de treize ans en 1944. *Le temps des Italiens* relate comment Lise, une jeune adolescente de douze ans, a vécu, en Provence en 1942, l'occupation de son village par les troupes italiennes. Bien sûr devait-on haïr ces soldats ! Cependant, ces jeunes Piémontais ont tellement en commun avec les paysans provençaux, jusqu'au patois si semblable, qu'il est difficile de voir en eux « l'ennemi ».

C'est au cours de cette époque troublée que Lise se prend d'amitié pour une jeune fille plus ou moins cachée dans la maison voisine de chez elle. Cette maison est continuellement occupée par des étrangers qui y séjournent au plus quelques jours, repartant aussi mystérieusement qu'ils sont venus. Barbara Spajcz passera bien peu de temps dans la maison des étrangers et pourtant l'amitié qu'elle a suscitée sera durable. Après la guerre, Lise comprendra le sort fait à son amie ; elle s'appliquera le reste de sa vie à se souvenir, pour que son amie ne fasse pas partie des « statistiques » de guerre.

Malgré la dureté des événements qu'il décrit, il y a, dans ce récit, beaucoup de douceur. Il y a aussi l'envoûtement de la Provence, très fort. « Jamais Gilles n'avait senti cette pénétrante odeur de l'humus, de la résine, qui se mêlait à celle des eucalyptus et des myrtes et lui donnait envie de se coucher là, au bord du fossé, pour attendre, attendre encore [...] »

Robert Beauregard

LA DOUANE DE MER

Jean d'Ormesson

Gallimard, 1993,

552 p.; 39,95 \$

Jean d'Ormesson a voulu relever un défi de taille : expliquer à un esprit venu d'une galaxie inconnue ce qu'est la planète Terre ! Durant trois jours (et 552 pages) se déroule un incessant dialogue entre A (esprit immortel qui ne sait rien de l'homme, du temps, de l'espace) et O (l'auteur dont le corps vient d'être incinéré et les cendres dissé-

minées près de la Douane de mer, à Venise). Les deux esprits font plusieurs fois le tour de la terre mais s'attardent surtout au-dessus de l'Europe ; ils traversent le temps, du big bang jusqu'à aujourd'hui, se demandant comment et quand finira l'histoire des hommes. Comment expliquer à un esprit ce que sont la vie et la mort, le temps et l'espace, ces limites que l'homme ne peut dépasser ; le processus qui, à partir des algues, a conduit à l'homme, capable de penser, d'inventer, d'aimer ? Comment traduire le pouvoir, l'argent, la guerre, la haine, mais aussi le plaisir, le désir, la souffrance, l'ennui ? Jean d'Ormesson a étudié les philosophes grecs et allemands, les auteurs français, Chateaubriand, l'inégalable ; il maîtrise les grandes périodes de l'Histoire ; il vulgarise avec aisance ces connaissances. Il aborde aussi la vie concrète, le travail, les religions — surtout le christianisme et le bouddhisme —, les beautés de la nature, de la liberté, le caractère unique de chaque être et le besoin qu'il a des autres. Oui, il aborde toutes ces questions. Il avoue aussi son amour pour Venise et la Douane de mer, il aime Marie, il recherche le plaisir, il aime la vie, tout en reconnaissant que l'homme n'a aucune maîtrise sur le temps ni sur la mort. En trois jours, il ne pourra tout dire, tout montrer, tout raconter, et ce qu'il dit sera toujours dépassé par la vie et le temps qui passe.

La lecture se déroule à l'image de cette vie même ; elle est faite de plaisir et de frustrations. Tant de visions, superbes, tant d'inconnu à découvrir, tant de questions en suspens. Il est difficile de lire *La douane de mer* comme un simple roman ; on aimerait prendre le temps d'enregistrer, de soupeser, de réfléchir pour mieux comprendre, mais le temps ne s'arrête jamais, évidence dite et redite au fil des pages. Finalement O et A abandonnent le lecteur devant une énigme jamais résolue : vers quoi s'en vont les hommes et la terre ? Personne ne le sait.

Monique Grégoire